

la nuit est chaude
la nuit est chaude
elle est sauva-age

Il me scrute.

— Quoi ?

— T'es pas du coin.

— L'Orée du Bois.

— Ah, l'utopie.

Je me roule une clope.

— Ça fait combien de temps que t'es à Belleville ?

— Un an.

Rictus. Ferme ta Gueule tourne la tête.

— Pourquoi tu traînes avec ces mômes ?

— Ils sont plus en colère que moi.

Il réfléchit. Gaston il est avec Place des Fêtes et Place des Fêtes se prend la tête avec Combat qui se prend la tête avec Banane. Des solos se disputent les espaces ouverts. Et nous, moi, les têtards, on est au milieu.

— On m'a dit que tu cherchais une barre à mine.

Allumer ma cigarette. Inspirer.

Penser aux flammes.

— Quand ?

— Cette nuit, je dis en me levant.

— Viens nous voir à l'AG, d'accord ? J'ai parlé au collectif, tu sais qu'on a une section couture.

Ça me coûte quoi de lui mentir ?

— OK.

— Gare aux spectres, fillette.

Je sors, purée de frustration. J'aurais aimé lui dire que pour nous, l'Orée, ça n'a jamais été une utopie. Au-delà des villes il y a les barres d'immeubles, les forteresses grises et les résidences barricadées et nos ruines, les dystopies ou les paratopies, les protopies, rétopies, hétérotopies et les pantopies, les Ur-Topies et Syntopies, écotopies et flipper-topies, toupies-topies et topaz-topies. Offert aux vagues du libre perversi, le pays a laissé pousser les rêves et les cauchemars en friche. Personne n'a bronché quand gouvernements et corporations ont fédéré leurs forces pour mettre sur pied un écosystème féodal. Le pays disloqué était le modèle – tout puzzle, tout fragment.

Il fait nuit tôt. Je chope une 8 : 7 à l'épicerie pis je retrouve mon muret. 33 rue Chantal Akerman : rien ne bouge. La façade est une géométrie de carreaux blancs, de stries jaunes, la moitié supérieure en mosaïques de bris triangulaires. Le bâtiment d'origine date de 1926. Selon le cadastre, la façade a été refaite en 85, détruisant la mezzanine pour construire l'étage et l'oriel, cette grande vitre fermée dont les fenêtres ne s'ouvrent jamais. Une lumière filtre derrière la ferronnerie illuminant ses lignes creuses. La Souris m'invite. Moqueuse.

Tu me cherches, tu m'as trouvée.

[...]

La colline de Belleville est un peu moins haute que la butte Montmartre où sur les cendres de la Commune ils avaient construit le chou à la crème géant du Sacré-Cœur. On ne le voit pas d'ici, de cette terrasse brutaliste avec vue dégagée sur tout Paris : Montmartre est dans notre angle mort. Comme si les deux collines ne pouvaient plus se blairer. Montmartre est devenu le point névralgique de tout un système symbolique qu'il suffirait d'abattre pour faire tomber l'édifice. Les messes qui en ce moment même y sont récitées sont des cris de ralliement pour les ignorants de ce pays, ses fanatiques et ses fidèles toutous. Ce serait fête de faire sauter cette porcherie mais je sais que c'est impossible. Il y a là-bas des tanks et des robocops.

Le tonnerre se rapproche, bleu profond en brouillon de craie. On reste un moment à regarder dériver les mouettes. Elles ont leurs habitudes sur nos toits. Elles pensent trouver du poisson dans les ruisseaux de gouttières et fouillent les poubelles pillant les boîtes de conserve. Je sens les camions et les gyrophares plus bas dans le quartier, agglutinés autour des derniers spots de contestation, des barricades. Affrontements, parfois. Des grues monstrueuses dans la distance refactorisent la ville quartier par quartier. J'aperçois la tour de l'Alchimiste dans le panorama, la tour Saint-Jacques. Il y a des foules qui se réunissent là-bas, je sais. Des enfants et des ados. Pueri. Je me laisse envahir par la perte. Un bref moment de lucidité et j'imagine ce qu'aurait été ma vie si j'étais restée dans ma cité effondrée. Mon cœur détruit de l'intérieur. Tous mes potes crevés sous les chenilles des chars, les cages d'escalier en flammes, nos jardins en cendres. J'ai du mal à me concentrer maintenant que remontent les visages. Pifou a raison : je suis venue ici pour trouver un espoir et je n'ai que moi et mes obsessions. Soudain j'enrage mais ces piliers de béton, cette vue plongeante sur le parc semé de présences m'inspirent un répit – tendrement, d'instinct, je trouve le chemin du souffle.

[...]

##

Nous laisserons les champs et nous passerons par les contreforts du Royaume. Là où la Souris Noire a construit ses cités dortoirs pour loger ses esclaves. Nous libérerons chaque cellule, chaque jardin. Nous délogerons les milices embusquées, nous enfumerons leurs terriers. Nous reprendrons son territoire, bout par bout. Il y aura sa figure partout, sculptée dans la matière même de la réalité – les trois cercles noirs dans la brique, dans les moules de réverbères. Où nous passerons, nous effacerons la marque de l'ennemi : taguée, pilonnée, arrachée aux murs et aux cages d'escalier. Son existence passera avec le temps, nous serons libérées de son oppression. C'est Gwynplaine la première qui brandira le trophée aux enfants, son bras levé portant le masque d'une souris morte. Les vivats emporteront tout, le vent même semblera traverser ces cours qui se repeuplent. On célébrera la liberté sur notre passage, pétales de weed et myrrhe. Debout sur le char de tête, bz et Lou danseront. Je les regarderai, assise, reprisant leur seconde peau. Nos costumes seront faits d'une étoffe qui n'a pas de nom.

[...]

Je rejoins les filles à la Filasse. J'ai amené Mamie avec moi, juste parce que je la connais bien et que j'ai envie de les épater un peu – j'ai peur de pas arriver à maîtriser leurs vieilles machines, de vrais chevaux au galop. Je reprends ma place près d'un poster de La Mort au large. Je continue mon ouvrage de la veille, un collage de lingeries pleines de recoins. Je me perds dans la matière. Combien j'ai besoin de cette emprise, de cette sensation de chute infinie dans le flou. À la recherche de je ne sais quelle forme qui se dirait à moi, révélée sous la pulpe de mes doigts. J'entre dans une absence, une lente descente. Atteindre le cœur de ce qui fait le tissu, sans le déchirer. Comme si je voulais y trouver une lumière élémentaire, composante qui ne se révèle qu'au tactile, à cette électricité divine.

— La Mode, la Mode, dit Jibao à la pause, tout le monde a que ce mot-là à la bouche, mais ça veut dire quoi ? J'ai passé ma vie à ne penser qu'à ça. Regardez où j'en suis. Je le regarde. Combo salopette Gaultier et bob Pernod. Avec des gants de soie coupés au bout des doigts pour laisser voir le vernis vert et une paire de sandales en tripes de castor. Je le trouve badass.

— La Mode c'est une nixe ivre morte au bord d'un volcan en éruption, dit Betty.

— N'importe quoi. C'est une couette néolibérale.

J'aimerais leur donner ma vision à moi, de cette mode évasive à l'œuvre dans nos existences et qui trouve sa forme la plus extatique dans le vêtement. J'aimerais leur dire ce que j'avais compris, plus jeune : que la mode c'est le rebond entre deux extrêmes, la futilité et la mort, qui, en épuisant l'un, se réifie dans l'autre. Boule de chaos éphémère qui prend forme, sublime, puis disparaît. La vie, franchement.

— Moi, dit Marwa, j'aimerais bien qu'on trouve un moyen de plus avoir d'ongles. J'arrête pas de m'y enfoncer des aiguilles.

— Moi j'ai très envie d'une banane, dit Guenièvre.

— Balenciaga a-do-raït les bananes, dit Betty.

[...]

Nous prenons le temps. Le temps lent. Il me parle de Paris, de ses poèmes, qu'il refuse d'écrire sur du papier. De tous les enfants dont il connaît le prénom. Des gangs qui veulent sa peau. Des soupes populaires, des MJC. De ses habitudes. Il est comme un chat sauvage sorti d'un livre de Dickens. Tout en moi a envie de lui, de ses muscles atrophiés, de son odeur de poulet grillé. J'ai envie de me nicher sous son aisselle. Je profite d'un instant de relâchement pour me glisser sur son épaule et rester là.

Puis :

— Ce club, c'était pas seulement un club de VIP.

Il acquiesce.

— Li bureau priva.

— De qui ?

— El Director du noir roillaume.

Il va me le dire, je sais qu'il va me le dire, pourquoi j'ai besoin d'entendre un nom ? Comme pour me prouver que le Diable existe, que je ne suis pas en train de m'imaginer lutter contre mon ombre. Alors, lentement :

— Melmoth.

— Qui ?

— Chut.

[...]

Dans cette robe parfois je panique. Là, suspendue entre deux états, la frivolité ou la mort, j'oscille. Je détruis l'un pour me reformer dans l'autre, en permanence. Je les épuise inlassablement, je m'épuise. Mais je vais te dire : je regrette rien. J'ai laissé ce corps se tendre et devenir plus dur que tous leurs murs, je suis devenue un continent à la dérive, impossible à couler. Je me suis livrée tout entière à l'idée qu'il existe un lieu pire que ceux que j'ai pu voir. Qu'il y a une fin à la barbarie de ce système et que j'en suis la fossoyeuse. En terminant ce point, je me dis que peut-être, je ne suis pas encore assez radicale. Je pense aux visages de dilem sur les murs. Aux fringues de la Filasse. À mes enfants. Aux Pueri. Aux chars. Je pense à des ombres d'eidola, à des brûlures. Il reste cet espoir. Juste un point.

Rien n'a changé mais tout commence
Et va mûrir dans la violence

Un jour tu m'as dit : un point, c'est un point. Pas à côté. Dans le point. Alors je fais un point, je refais un point, je défais ce point et je refais ce point, je boucle ce point, je nœud ce point, je tire ce point, je le pointe, le point, je renoue le point, je perce le point, le reperce et le transperce, le point. Je prends le point, j'ouvre le point, je file le point et je serre le point, je pique le point, je me pique le doigt, je repique le point. Point de répit : je me venge sur le point, je saisis le point, je jette le point, je me jette dans le point, je tombe dans le point je tombe dans le point j'accélère dans le point je vais trop vite dans le point je fonds dans le point je me dissous dans le point je deviens le point je suis le point.